

Élisabeth Badinter, au nom de la mère



Isabelle Girard - Le 16 février 2010 - <https://madame.lefigaro.fr/societe/elisabeth-badinter-nom-de-mere-160210-18349>

Les femmes sont-elles entrain de se « réenfermer » dans un modèle opprimant de la maternité ? Cette question taraude la philosophe qui dénonce dans un nouveau livre une pression amorcée au début des années 80 et qui érigerait la mère en modèle absolu.

Madame Figaro. – Pourquoi avoir écrit ce livre sur les ambivalences de la maternité ?

Élisabeth Badinter. – Pour en finir avec le mythe de la mère admirable et de l'enfant parfait. La condition humaine n'est pas une image d'Épinal. Il faut arrêter de fantasmer sur cette utopie, finalement assez nocive, qu'une femme se transforme automatiquement en Mozart de la maternité dès qu'elle accouche.

Y avait-il urgence ?

Oui, puisque l'une des conséquences de l'idéalisation de la mère est de fabriquer, à nouveau, un monde traditionaliste qui évacue l'égalité des sexes et compartimente la société – il remet les femmes au foyer et les hommes dans le monde extérieur. En prônant la fusion de la mère avec son enfant pendant un ou deux ans, on replace la maternité au cœur du destin féminin. Ainsi, nous apportons aux hommes, sur un plateau d'argent, une nouvelle idéologie – en réalité fort ancienne – qui les disculpe par avance de ne pas prendre la moindre responsabilité à l'égard du petit enfant.

Est-ce pour cela que vous parlez de « grève des ventres » ?

Depuis que les femmes maîtrisent leur fécondité, on assiste, dans les pays développés, au déclin de la fertilité, à une hausse de l'âge moyen de la maternité, à une augmentation du nombre de femmes sur le marché du travail, et à l'apparition du couple et de la célibataire sans enfant. Les statistiques montrent, en effet, que de plus en plus de femmes, parmi les plus diplômées, notamment en Allemagne, choisissent de ne pas avoir d'enfant. Quand tant de femmes des pays industrialisés – leur nombre a presque doublé en trente ans – préfèrent conserver leur énergie et leur liberté pour s'épanouir dans une activité professionnelle et profiter de la vie, bref, privilégient « la femme » à « la mère », il faut que l'on s'interroge, non ?

Qu'est-ce qu'une bonne mère ?

Une femme qui a trouvé la bonne distance entre les besoins réels de l'enfant et ses désirs à elle : ni trop présente, ni trop absente. C'est un grand art qui n'est pas donné à toutes.

Ne trouvez-vous pas qu'on se pose beaucoup trop de questions ?

Ce ne sont pas les femmes qui se posent toutes ces questions, mais les professionnels de l'enfance et de la maternité qui, forts de leur autorité, nous imposent à mesure que les années passent des obligations supplémentaires.

En quoi ces devoirs nous encombrent-ils ?

En ce qu'ils nous placent face à un conflit insurmontable. D'un côté, nous sommes dans la société du « moi d'abord », de l'hédonisme et de l'individualisme. De l'autre dans une société qui ne cesse d'alourdir les devoirs maternels : « l'enfant d'abord ».

Dont l'allaitement, premier de ces devoirs ?

C'est pour moi le cœur du problème et le résultat de la montée en puissance de l'idéologie naturaliste, venue des États-Unis et du nord de l'Europe, qui considère la nature comme le meilleur critère et affirme que l'on doit à son enfant un allaitement exclusif durant les six premiers mois. Aujourd'hui, si une mère, à la maternité, déclare préférer donner le biberon, on lui répond : « Mais madame, vous ne voulez pas donner le meilleur à votre enfant ? » Là commence la culpabilité.

Les femmes sont aujourd'hui très informées. N'ont-elles pas eu le temps de réfléchir aux conséquences de la maternité ?

Je n'en suis pas certaine. Actuellement les jeunes femmes sont la cible d'un discours « écolomoralisateur » sur les bienfaits des pratiques naturelles. Si vous n'allaites pas, vous êtes en butte à la pire des culpabilisations : la mauvaise mère, l'égoïste...

D'où vient ce militantisme « proallaitement » ?

Il nous vient de la mouvance traditionaliste américaine incarnée par la Leche League, créée en 1956 aux États-Unis. Aujourd'hui, cette association conseille l'OMS et l'Unicef. La Leche League française organise chaque année la « grande tétée collective ». Les femmes viennent allaiter en public pour convaincre les autres de faire comme elles, ce qui leur permet de donner à voir la véritable « bonne mère ».

Vous présentez les membres de cette Leche League comme des ayatollahs...

Il faut lire leur littérature. Plus une femme restera proche de son enfant pendant les deux premières années, mieux cet enfant se portera, et plus la société sera apaisée. Si vous ajoutez le cosleeping (le bébé dort avec ses parents), soi-disant bon pour l'enfant, alors la femme n'a plus d'existence en tant que telle.

Pourquoi critiquez-vous le choix que font certaines mères de s'occuper uniquement de leurs enfants ?

Je ne le critique pas. Je dis qu'il est risqué. Si une femme décide de rester à la maison, elle abandonne ce qui est pour elle capital : son indépendance économique, à l'heure où un couple sur deux se sépare dans nos sociétés...

D'un autre côté, les médias glorifient la maternité des stars et des femmes politiques...

Avoir un enfant demeure une aventure que l'on a envie de connaître. Elle est de l'ordre du désir, du fantasme. J'ai d'ailleurs demandé à plusieurs reprises à Simone de Beauvoir si elle n'avait jamais rêvé qu'elle était enceinte... Je n'ai jamais eu de réponse. Aujourd'hui, une femme n'a plus les moyens de jouer aux héroïnes, sauf dans les classes aisées de la société où l'on peut se congratuler d'être mère, femme, amante, épouse, working girl... Pour les autres, la crise économique est là, et on ne plaisante plus avec cette réalité. Les femmes ont du mal à trouver du travail. Elles sont sous-payées, mal employées, mal vues si elles tombent enceintes. Plutôt que d'être peu considérée dans la vie professionnelle, pourquoi ne pas se consacrer à l'éducation des enfants ? Ce retour à la maternité est aussi une option face à la crise.

Vous consacrez un chapitre entier au modèle français. Finalement, d'après vous, les Françaises s'en sortent mieux... Car elles acceptent d'être de mauvaises mères ?

Au regard des critères de la « bonne mère » contemporaine, les femmes françaises font figure de « mères médiocres ». Au bout de quelques semaines, elles arrêtent d'allaiter, reprennent un travail à plein temps dès la fin de leur congé, et font à l'État le procès de ne pas construire assez de crèches. Je trouve cette attitude d'une santé formidable. Ici, la société considère que la femme n'a pas à assumer seule l'éducation d'un enfant au détriment de son travail ou de ses aspirations personnelles. Le résultat est que le taux de fécondité des Françaises est l'un des plus hauts d'Europe. Ne serait-il donc pas mieux pour tout le monde que l'on arrête de sanctifier la mère idéale et que l'on reconnaisse la légitimité de la diversité des choix ? Il est vrai que la maternité a un statut très spécifique chez nous depuis quatre siècles : c'est un élément important de la vie des femmes, mais ce n'est pas le tout de la vie féminine.

